

L'IMPORTANT CE N'EST PAS « LE BIEN », MAIS LA BONTE

par Jose Maria Castillo

Jose Maria Castillo Sanchez né en 1929, est un prêtre catholique espagnol, membre de la compagnie de Jésus jusqu'en 2007, écrivain et théologien du courant de pensée appelé théologie de la libération.

Il est un fait que l'actuel évêque de Rome, le pape François, au vu de ce qu'il fait et de ce qu'il ne fait pas, déconcerte beaucoup de gens. Et bien sûr, bon nombre d'entre eux passent de la surprise à la déception, à la désillusion, voire à l'indignation.

Pourquoi, par exemple, canoniser le même jour Jean Paul II et Jean XXIII? Est-ce parce qu'il n'était pas d'accord pour que l'un des deux le soit et a rétabli l'équilibre en portant l'autre sur les autels? Ces « magouilles » se remarquent, pensent les gens. Et pour finir, personne n'est content.

Autre conséquence, plus inquiétante. Avec ces va-et-vient, - aujourd'hui une chose et immédiatement après le contraire – nombreux sont ceux qui se demandent: « Mais où nous mène cet homme? » Bien plus, est-ce qu'il sait de façon sûre où nous devons aller? N'a-t-il pas récemment reçu Gustavo Gutierrez et applaudi sa Théologie de la libération? Comment expliquer qu'il reçoive maintenant Kiko Argüello et approuve le chemin neocatéchuménal en le comblant de ses bénédictions ?

Je sais bien que ce pape a inauguré une façon d'exercer la papauté qui n'a que peu à voir avec les us et coutumes des papes antérieurs, y compris Jean XXIII qui se laissait conduire sur la *sedes gestatoria*, couronné de la tiare, cerise sur le gâteau de la pompe et de l'ostentation de la papauté à l'ancienne. Grâce à Dieu, tout ça est fini. Mais il est évident pour beaucoup de gens, que le seul fait de changer la façon d'apparaître en public (et encore dans certaines limites seulement) ne va pas nous mener bien loin. De là vient que trop de gens voient confirmée leur conviction que ce pape n'apporte pas à l'Eglise ce dont nous aurions le plus besoin aujourd'hui, au point où en sont les choses dans notre monde. Et dans la religion.

Je ne prétends pas, bien entendu, proposer de solution au problème que je viens d'indiquer. Entre autres raisons parce que je ne sais pas où se trouve cette solution-là. Mais il est un fait qui est à la vue de tous et qui, pour moi tout au moins, est très éclairant. C'est ce que je voudrais expliquer maintenant.

Il faut bien comprendre d'abord que « bien » et « bonté » ne sont pas la même chose. Déjà Nietzsche, dans « Généalogie de la Morale » nous avait expliqué que concevoir le « bien » implique une erreur radicale : ceux qui jugent « bonne » telle ou telle chose ne sont pas ceux auxquels est dispensée la « bonté ». Ce furent « les bons » eux-mêmes, c'est à dire les nobles, les puissants, les hommes de position supérieure et de sentiments élevés qui se sont perçus, eux et leurs œuvres, comme bons, comme quelque chose de premier ordre, par opposition à tout ce qui est bas, abject, vulgaire et plébéien.

Où tout cela nous mène-t-il? Très simple. Aussi simple que pathétique. Ce qui est « bon », ce qui est « bien », c'est ce qui convient... à ceux qui ont le pouvoir de définir ce qui est bon et ce qui est bien. Par exemple, ce qui est bon et ce qui est bien dans une dictature, ne l'est pas dans une démocratie. Voilà pourquoi les lois, les droits, les privilèges....tout cela change au gré de qui tient la poêle par le manche.

Tout cela est bien connu. Mais beaucoup de gens ne se rendent pas compte à quel point le « bien » et le « mal » dépendent de celui qui a le pouvoir nécessaire pour décider et imposer ce qui est bien

et ce qui est mal.

La « bonté » c'est autre chose. La bonté a toujours à voir avec le « relationnel ». C'est dans la relation à autrui, surtout dans la relation avec ceux dont je puis le moins attendre en retour, que l'on peut le mieux découvrir qui agit non pour « bien » faire, mais parce que la « bonté » est pour lui naturelle.

Je l'ai dit et je le répète: « la mesure du comportement moral n'est pas la conscience individuelle, mais le visage de ceux avec qui je vis. » Etre « bon » n'est pas la même chose que agir « bien ». Car une bonté qui ne repose pas sur la vérité, la justice, l'honnêteté, la sincérité et la transparence, n'est pas de la bonté, mais de l'hypocrisie pure et simple.

Dans un livre publié récemment, intitulé « Laïcité de l'Évangile » j'écrivais :

« La vie de Jésus et sa mort, qui en fut le couronnement, ont constitué le déplacement du sacrifice "rituel" qui était le fait religieux central et a été remplacé par le sacrifice "existentiel". On peut (et on doit) affirmer que Jésus a déplacé le centre de la religion. Depuis Jésus, ce centre a cessé d'être le rituel sacré, avec ses cérémonies, son temple, son autel et ses prêtres, pour devenir le comportement éthique d'une vie qui à partir de son humanité et de sa joie de vivre communique de l'humain et du bonheur. Ainsi la bonté morale a remplacé le rituel religieux ».

C'est cela, rien de plus - et rien de moins - qui nous est resté de la religion. Et c'est là-dessus que devrait être centrée la tâche de l'Église. Selon moi, c'est exactement ce qu'a inauguré l'actuel évêque de Rome, le pape François.

Ce dernier ne croit pas au « bien faire ». Son projet de vie, d'Église, d'avenir c'est « la bonté ». A cause de cela et parce que la voie qu'il a prise est aussi neuve que déconcertante, je me demande si, au fond, ce que nous avons du mal à comprendre (et que nous craignons de comprendre), ce n'est pas **la laïcité de l'Évangile**.

Et en définitive, la bonté n'est rien de plus - et rien de moins - que **vivre de telle façon que ceux qui vivent avec moi, quels qu'ils soient, se sentent bien**. En tout cas, c'est la bonté à laquelle j'aspire.

(Traduction M.A.)

21 Mai 2014